Notre Europe Culturelle numéro 2 - février 1986 - prix au numéro : 20 FF - Directeur de la Publication : Gerhard Lauck - imprimé par les soins du NSDAP-AO, p. o. Box 6414, Lincoln, Nebraska 68506 (U. S. A.)

NOTRE EUROPE
CULTURELLE

Ce n'est qu'un Début,
la Résistance continue !

•

Jakob et Wilhelm GRIMM :
Cinq Récits populaires allemands

•

George Lincoln ROCKWELL :
In hoc Signo vinces

•

Giovanni PREZIOSI :
Où m'est apparu pour la première Fois
le Problème juif

•

Dante PAOLI :
Le Poids des Choses et le Sens des Mots

NOTRE EUROPE CULTURELLE, REVUE NATIONALE-SOCIALISTE

Le premier numéro de la revue a été publié en France en septembre 1985, avec au sommaire des textes de Paul Durand, Houston Stewart Chamberlain, Heinrich Anacker, Baldur Von Schirach, Henri Béraud. Des difficultés d'organisation liées à la législation répressive en vigueur en France rendant problématique la continuation de cette revue dans ce pays, il a été décidé, dans le cadre de la collaboration déjà longue existant entre nationaux-socialistes d'Europe et d'Amérique, que "Notre Europe Culturelle" paraîtrait dorénavant aux Etats-Unis et serait diffusée à partir de ce pays. Il s'agira d'une revue dont la parution, volontairement irrégulière, sera fonction des besoins de nos camarades français (la Wallonie étant ici considérée comme une province française, isolée pour des raisons absurdes du reste du pays). Le contenu sera contrôlé par une cellule de coordination franco-américaine où travailleront étroitement des camarades des deux continents, certains d'entre eux n'ayant aucun lien organique avec le NSDAP-AO. L'organisation de Gerhard Lauck ne doit donc pas être considérée comme faisant nécessairement siennes les positions exprimées dans "Notre Europe Culturelle". Il s'agit simplement pour le NSDAP-AO américain d'accomplir une tâche de solidarité dans le combat commun pour la victoire du national-socialisme mondial. Chacun apporte sa pierre à l'édifice de la révolution. Unis nous vaincrons !

Paul L. HARDTOOTH

Editorial

CE N'EST QU'UN DEBUT,

LA RESISTANCE CONTINUE !

"La nature ne connaît pas d'espace vide, si un peuple devient faible, alors un autre vient à sa place ... Si un peuple déclare qu'il ne veut pas se battre, ce ne sont pas les guerres qui disparaîtront, mais bien lui !"

Adolf Hitler

Défendre notre culture, c'est défendre notre race, notre héritage biologique, notre histoire, nos souvenirs et notre avenir en même temps que celui de nos enfants, des siècles (qualitativement intemporels) de civilisation européenne contre la corruption morale et mentale, contre la pollution du métissage, que cette pollution résulte de complots, de la dégénérescence ou simplement de la pression physique et démographique de masses allogènes. Que les allogènes qui frappent à nos portes soient des hordes de barbares incultes ou qu'ils appartiennent à des civilisations raffinées et tout aussi anciennes que la nôtre n'a absolument aucune importance. Défendre notre race, défendre notre culture, c'est défendre notre territoire. Tout animal qui perd la notion de territoire meurt parce que dans son infinie sagesse la nature ne lui donne pas le droit de vivre. Le triomphe de la pourriture antiraciste en Occident, cela signifie la perte de la notion de territoire pour les Européens, la fin de la dégénérescence des peuples aryens, avalés, digérés, phagocytés sous la pression allogène -un milliard de Chinois sont aux portes de la Russie ! La nature est implacable ; les allogènes ne font qu'être attirés par le vide qu'ils constatent devant eux. Le fauve attaque lorsque son adversaire donne des signes de faiblesse. L'antiracisme, en dernière analyse, c'est de la lâcheté à l'état pur, le dernier degré de la décadence ; on n'ose plus s'affirmer pour ce que l'on est, on a honte de soi, et parallèlement on finit par trouver des qualités au plus immonde des assassins et par considérer comme une expression artistique géniale le contenu de la benne à ordures qui s'arrête devant chez vous tous les matins. L'antiraciste authentique, celui qui ne se contente pas de répéter les imbécillités mondialistes lues dans les journaux mais qui pense l'antiracisme, celui-là est à notre époque la figure la plus accomplie du traître. Parce qu'il a perdu la notion de territoire, il est perdu pour son peuple et ne sera jamais culturellement qu'un parasite, un asocial, incapable de comprendre le sens du mot culture qu'il confond avec celui de création, et comme il a perdu toute notion de référence qui ne soit pas une chimère, il ne sait plus non plus ce qu'est une création. L'antiraciste vrai est un dégénéré, un aliéné.

La propagande antiraciste est en elle-même du terrorisme intellectuel, parce qu'elle vise à imposer des conceptions contre-nature, à faire passer des attitudes de dégénéré pour le comble du raffinement. La propagande antiraciste est partout, parce que dans nos sociétés les éléments les plus dégénérés se trouvent, à la place de la véritable élite, en position de domination : dans la vie politique, dans la presse, au cinéma, dans la publicité, etc. La propagande antiraciste est vicieuse, détournée, vulgaire : elle cherche à toucher les éléments les plus perméables aux aberrations mondialistes parce que les moins dotés d'esprit critique, essentiellement les enfants. Un exemple parmi d'autres, ni le plus significatif, ni le plus scandaleux, mais qui permet d'alimenter une réflexion utile sur la propagande ennemie : dans le dessin animé "Les Jeux schtroumpfiques", produit aux Etats-Unis par Hanna-Barbera, on peut constater l'"évolution" subie par les personnages créés en Europe par Peyo. Les Schtroumpfs étaient conçus à l'origine comme un ensemble homogène à l'extrême de petits lutins à peau bleue ayant chacun comme spécificité soit un savoir-faire professionnel lié à une passion "humaine" simple (schtroumpf gourmand=schtroumpf pâtissier, schtroumpf bricoleur, schtroumpf poète), soit une caractéristique physico-mentale innée ayant tout de même une fonction sociale (schtroumpf grognon, schtroumpf costaud), le tout sous l'autorité d'un chef paternaliste et bienveillant, le Grand Schtroumpf. A la moulinette hollywoodienne les personnages ont radicalement changé ; le côté talmudiste du Grand Schtroumpf s'est trouvé privilégié : moins de conseils et de bon sens, davantage de formules magiques incompréhensibles. Parallèlement, le "schtroumpf coquet" épousait les manières d'un homosexuel newyorkais tout en prenant une voix efféminée, et le "schtroumpf tailleur" s'est vu parler avec un accent de Juif d'Europe orientale. Cette propagande incessante, permanente et qui s'insinue partout doit être dénoncée sans relâche. Ce n'est pas seulement une question éthique, c'est une question de survie pour notre culture menacée.

Combattre la propagande ennemie est une chose, mais cela ne doit pas devenir notre préoccupation exclusive. La culture européenne, liée ou non au national-socialisme dans son expression contemporaine, est fabuleusement riche, incroyablement méconnue, et menacée de mort. Défendre notre culture, c'est défendre notre vie d'Européens, notre honneur d'héritiers d'une civilisation millénaire. La publication que vous tenez entre les mains est une arme dans le combat gigantesque que nous menons contre les forces de l'anti-Europe.

N. E. C.

Jakob et Wilhelm GRIMM

CINQ RECITS POPULAIRES ALLEMANDS

"La poésie populaire -disait Jakob Grimm- est comme ces plantes délicates qui ne peuvent que languir sur une terre étrangère et dont le germe ne se féconde pas si l'air natal ne vient plus caresser leur feuillage". Cette noble définition dont devraient se pénétrer tous ceux qui se préoccupent de culture montre la hauteur de vues du fondateur de la philologie allemande. Jakob Grimm (1785-1863) entreprit avec son frère Wilhelm (1786-1859) de contribuer à exprimer l'âme du peuple allemand en retranscrivant le plus fidèlement possible ses contes et ses légendes. Universellement célèbres aujourd'hui, certains aspects de leur oeuvre sont cependant peu connus. Nous avons choisi de vous présenter ici un conte ("Le Juif dans les Epines") et quatre courtes légendes dont l'intérêt n'échappera à personne.

.....

LE JUIF DANS LES EPINES

Il était une fois un homme riche qui avait un valet fidèle et appliqué, toujours le premier levé et le dernier couché, toujours prêt à prendre pour lui les besognes rebutantes dont les autres ne voulaient pas, et cela sans qu'on l'entendît jamais s'en plaindre ; bien au contraire, il était toujours de bonne humeur, content de son sort. Au terme de l'année, son maître ne lui donna point de gages et se dit : "C'est une habile combinaison, d'abord parce que cela me fait une économie, et ensuite parce que, n'ayant rien, il ne s'en ira pas et continuera à me servir gentiment."

Le serviteur se tint coi et fit son travail, la deuxième année, tout comme il l'avait fait la première ; et quand elle fut au terme sans qu'il vît rien non plus cette fois-là, il laissa faire et demeura. Au terme de la troisième année, le maître eut l'air d'y songer : il mit la main à la poche, mais il n'en sortit rien. Alors le bon valet ouvrit la bouche et parla :

- Maître, dit-il, je vous ai ponctuellement servi durant trois années, et je vous demanderai d'être assez bon pour me donner ce à quoi j'ai droit : je voudrais m'en aller plus loin et voir un peu le monde.

- Oui, mon cher ami, je n'ai qu'à me louer de tes services, lui répondit l'avare, et je vais t'en récompenser libéralement.

Il enfonça sa main dans sa poche et la retira pour lui compter trois pauvres liards, un, deux, trois, qu'il lui remit en lui disant :

- Je te donne un liard pour chaque année, ce qui te fait de bien

beaux gages et une somme rondelette, que peu de maîtres t'eussent permis de gagner de nos jours !

Le bon valet, qui n'entendait rien à l'argent, reçut son capital et se dit joyeusement : "Me voilà riche et avec les poches pleines à présent ! Pourquoi aurais-je du souci ou irais-je peiner à la tâche ? En avant !"

Chantant, sautant, il s'en alla à travers la campagne, plein d'insouciance et le coeur léger. Comme il passait près d'une haie, un petit homme en surgit pour l'interpeller :

- Où vas-tu comme cela, mon joyeux gaillard ? Les soucis ne te pèsent guère, à ce qu'on dirait !

- Et pourquoi aurais-je à me morfondre ? répondit-il. Je suis dans l'abondance et j'ai en poche les gages de trois ans qui sonnent joyeusement.

- Ah ! Et ce trésor, cela te fait combien ? questionna le nain.

- Combien ? Trois liards entiers ! C'est une somme !

- Ecoute, lui dit alors le nain, je suis pauvre et dans le besoin : tes trois liards, donne-les moi ! Je ne puis plus travailler, mais toi, tu es jeune et tu trouveras toujours à gagner ton pain.

Le brave serviteur avait le coeur généreux, et comme le pauvre petit homme lui faisait pitié, il lui tendit ses trois liards.

- Tiens, lui dit-il, et que Dieu te bénisse, cela ne me privera pas.

Le nain prit les trois malheureuses pièces et lui dit :

- Tu as bon coeur et tu es charitable, à ce que je vois, et c'est pourquoi je te permets de faire trois voeux, un pour chaque liard, qui seront exaucés aussitôt.

- Ha, ha ! s'exclama le serviteur, on est de ceux qui savent siffler le vent ? Très bien ! Et puisque c'est possible, je voudrais, comme premier voeu, une sarbacane qui fasse mouche à tout coup ; comme second, j'aimerais un violon, dont la musique oblige tout le monde à danser quand j'en jouerai ; et mon troisième voeu, ce serait que celui à qui j'aurai fait une demande ne puisse pas me la refuser.

- Tout cela, tu l'auras, dit le petit homme, en enfonçant le bras dans la haie.

Et qu'est-ce que vous croyez ? Il y avait là un violon et une sarbacane qui attendaient comme par magie ! Le nain les remit au valet en lui disant :

- Quant à ce que tu pourras vouloir demander aux gens, personne au monde ne te le refusera jamais.

Tout heureux et comblé, le serviteur se remit en route plus joyeusement que jamais, tout en se disant en lui-même : "Mon coeur, que pourrais-tu vouloir de plus à présent ?" Il marchait à grands pas, et peu après il fit la rencontre d'un Juif à la longue barbe de chèvre, qui se tenait planté là, écoutant le chant d'un oiseau haut perché.

- Merveille divine ! s'exclamait-il, qu'une si petite créature ait une voix aussi extraordinaire et puissante ! Si seulement je pouvais l'avoir ! Si je pouvais lui mettre du sel sur la queue afin de l'attraper !

- Bah ! Si ce n'est que cela, dit le valet, l'oiseau ne restera pas longtemps là-haut !

Il emboucha la sarbacane et visa avec une telle précision que l'oiseau tomba au premier coup et vint choir dans les ronces, qui formaient un buisson au pied de l'arbre.

- Allez, gredin ! Va le chercher, ton oiseau ! dit-il au Juif.

- Ce que le seigneur dédaigne, dit le Juif, il y a toujours quelqu'un pour l'apprécier ; puisque vous avez abattu l'oiseau, de toute manière, il ne me reste plus qu'à aller le ramasser.

Il se mit à quatre pattes pour se glisser, tant bien que mal, dans les ronces ; mais en le voyant au beau milieu du buisson d'épines, histoire de faire une bonne blague, le joyeux drille se mit le violon au menton et joua un petit air de danse. Aux premières notes, les jambes du Juif s'agitèrent en cadence et se mirent à le faire sauter de plus en plus haut. On eût dit un pantin suspendu à l'archet : plus le violon jouait, plus vive était la danse ! Et le malheureux Juif sautait, tournait, bondissait et virevoltait au milieu des ronces, qui lui mettaient en lambeaux sa souquenille déjà vieille, se prenaient dans sa barbe et lui lacéraient la peau sur tout le corps.

- Du violon, à présent ! s'écria le Juif. Mais qu'est-ce que j'en ai à faire, moi, de violon ! Laissez en paix votre instrument, je n'ai pas du tout envie de danser !

Le serviteur fit la sourde oreille en se disant : "Qui sait combien de gens tu as pu écorcher, vieille canaille ? C'est à ton tour maintenant !" et il se mit de plus belle à jouer et jouer, faisant danser le malheureux Juif comme un forcené qui laissait dans les ronces les derniers lambeaux de son vêtement, se déchirait la peau et saignait de partout.

- Malheur et malédiction ! se lamenta le Juif. Vous aurez ce que vous voulez, pourvu que vous cessiez de jouer : je vous donnerai une pleine bourse d'or. Mais arrêtez ! Arrêtez !

- Puisque tu te montres si généreux, moi, je veux bien arrêter ma musique, dit le serviteur. Mais il faut que je te fasse compliment : à te voir danser, on se rend compte que c'est un art !

Sur quoi il prit la bourse et continua son chemin.

Le Juif attendit prudemment qu'il fût à une distance suffisante, puis il lâcha la bonde à son indignation, criant à tue-tête dès que le voyageur eut disparu à sa vue :

- Espèce de musicien à la manque, maudit violoneux du diable, tu vas voir, si je te retrouve seul ! Je vais te faire courir à t'en user les semelles ! Voyou ! Vaurien ! Canaille !...

Toutes les injures qu'il connaissait, et même celles qu'il put inventer y passèrent, jusqu'à ce qu'il se fût déchargé la bile ; après quoi il courut tout droit à la ville pour aller porter plainte devant le juge.

- Monsieur le juge, hélas ! misère ! malheur ! Voyez dans quel état je suis, volé et dépouillé sur la route par un maudit bourreau du pauvre monde ! Les pierres du chemin pleureraient sur moi : les vêtements arrachés en lambeaux, le corps déchiré et sanglant, mon malheureux argent parti avec la bourse, tout le peu que j'avais ! De l'or, monsieur, rien que de beaux ducats plus splendides l'un que l'autre. Oh ! Pour l'amour de Dieu, ce bandit, qu'il soit mis au cachot !

- Est-ce un soldat, à coups de sabre, qui t'a malmené de la sorte ? s'enquit le juge.

- Dieu m'assiste ! se lamenta le Juif, il n'avait pas de sabre, non, c'était une sarbacane qu'il avait, et un violon sous le menton. Le bandit ! Il est facile à reconnaître.

Le juge envoya ses gens, qui retrouvèrent le bon serviteur non loin de là, cheminant tranquillement comme à la promenade ; et ils trouvèrent aussi sur lui la bourse d'or. Amené devant le tribunal, il déclara :

- Je n'ai rien fait au Juif, je ne l'ai pas touché et je ne lui ai pas volé d'argent : la bourse, c'est lui qui me l'a donnée de son plein gré pour que j'arrête de jouer du violon, parce qu'il ne supportait pas ma musique.

- Dieu m'assiste ! cria le Juif, ses mensonges, il les attrape comme des mouches au mur !

Le juge, pour sa part, ne le crut pas non plus sur parole.

- Mauvaise excuse, dit-il, un Juif n'agit pas comme cela !

Et il le condamna à la potence comme voleur de grand chemin pris sur le fait. Pendant qu'on le menait au gibet, le Juif suivait en l'insultant encore :

- Chien de musicien ! Filou ! Propre-à-rien ! Canaille ! Tu n'as que ce que tu mérites : la voilà maintenant, ta juste récompense !

Le bon serviteur grimpa tranquillement l'échelle avec le bourreau, qui allait lui passer la corde au cou ; mais au dernier échelon, il se retourna et dit au juge :

- Avant de mourir, je vous demande une dernière faveur.

- Accordé ! dit le juge, sauf si c'est ta grâce que tu veux.

- Pas question de ma vie, dit le serviteur : tout ce que je vous demande, c'est de me permettre de jouer une dernière fois de mon violon.

Le Juif poussa un hurlement de détresse en entendant cela :

- Pour l'amour de Dieu, non ! Ne lui permettez pas cela ! Pas cela, non ! Ne le lui permettez pas !

- Et pourquoi ne lui accorderais-je pas cette dernière joie ? fit le juge. Tout est fini pour lui, et cela suffit bien comme cela. Qu'il joue !

Le juge, au surplus, ne pouvait pas refuser la demande à cause du don qu'avait reçu le serviteur pour son troisième voeu.

- O malheur ! ô malheur ! Attachez-moi ! se mit à hurler le Juif. Attachez-moi solidement !

Le serviteur, pendant ce temps, se mettait le violon sous le menton pour l'accorder, et à la première note qu'il joua, tout le monde se mit à scander et à se balancer : le juge, le greffier, les exécuteurs, tout le monde, et celui qui s'apprêtait à attacher le Juif en lâcha sa corde ; au deuxième coup d'archet, ce fut la danse qui commença, avec les jambes qui sautaient en cadence ; et le bourreau abandonna celui qu'il devait exécuter pour se mettre à danser. Au troisième coup d'archet, ce fut le branle général, et il n'y eut plus personne pour rester en dehors de ce bal forcené, sautant, bondissant, tournoyant à qui mieux mieux ; mais le juge et le Juif étaient emportés plus haut que tous les autres et gambadaient avec le plus d'allant. Après le groupe qui se trouvait au pied de la potence, ce fut le tour de ceux qui se tenaient sur la place du marché, les vieux comme les jeunes, venus par curiosité assister à l'exécution, les gros comme les maigres, les grands comme les petits, et les chiens eux-mêmes, qui se dressaient sur leurs pattes de derrière et tournoyaient comme les autres ! Plus le musicien faisait durer sa musique, plus ils étaient nombreux à danser, et plus ils sautaient et bondissaient de façon violente et désordonnée, si

bien qu'ils finirent par s'entrechoquer et se cogner leurs têtes, poussant des cris et des gémissements. N'en pouvant plus, affolé, à bout de souffle, le juge s'écria :

- Je te fais grâce de la vie, mais cesse de jouer pour l'amour du ciel !

Le bon serviteur se laissa attendrir et lâcha son violon pour le remettre dans sa boîte et sur son dos, après quoi il redescendit l'échelle et se dirigea vers le Juif, qui était couché par terre, haletant, hors d'haleine, cherchant désespérément à reprendre son souffle.

- Toi, le filou, tu vas avouer maintenant d'où tu tiens ton or, sinon je recommence à jouer ! lui dit-il.

- Volé, je l'ai volé ! s'exclama t-il, mais toi, tu l'as honnêtement gagné !

Le juge le fit arrêter aussitôt et le Juif fut pendu pour vol.

.*.

LA TOUR DES RATS

A Bingen il s'élève au milieu du Rhin une haute tour dont on raconte ce qui suit :

En l'an 974 il y eut en Allemagne une si grande disette que les hommes furent forcés de manger des chats et des chiens et que malgré cela, beaucoup de gens moururent de faim. Il y avait alors, à Mayence, un évêque nommé Hatto, vieil avare qui ne songeait qu'à augmenter ses richesses. Il vit bien les pauvres gens tomber de faiblesse dans la rue et se précipiter en foule chez les boulangers et piller le pain, mais il ne fut nullement touché de ce spectacle. Au contraire, il dit : "Faites rassembler tous les pauvres dans une grange hors de la ville, je leur donnerai à manger". Et lorsqu'ils furent rassemblés dans la grange, il en ferma la porte, y mit le feu et brûla la grange avec les pauvres gens.

Pendant que les malheureux faisaient entendre au milieu des flammes des cris lamentables et déchirants, l'évêque cria : "Entendez, entendez comme sifflent les rats !". Mais Dieu ne tarda pas à le punir. Il fut assailli d'une multitude de rats, qui la nuit et le jour, couraient sur lui et mangeaient sa chair. Il ne pouvait, quelques efforts qu'il fît, se délivrer de ces animaux. Enfin, ne sachant quel autre moyen employer, il fit construire à Bingen au milieu du Rhin, une tour qui se voit encore aujourd'hui, dans l'espoir de se soustraire ainsi à leur acharnement. Mais les rats traversèrent le fleuve à la nage, envahirent la tour et dévorèrent l'évêque tout vivant.

.*.

LE JUIF-ERRANT SUR LE MATTERHORN

(tradition orale du Haut-Valais suisse)

Le Malterberg, situé au-dessous du Matterhorn, est un glacier très élevé du Valais sur lequel la Viège prend sa source. D'après le dire des gens du pays, il y a eu là anciennement une ville considérable. Le Juif-Errant passa une fois par cette ville et dit : "Quand je passerai par ici une seconde fois, là où il y a maintenant des maisons et des rues, il n'y aura plus que des arbres et des pierres, et quand j'y repasserai pour la troisième fois, il n'y aura plus rien que de la neige et de la glace". A présent on n'y voit plus que neige et glace.

.*.

LA PETITE FILLE TUEE PAR LES JUIFS

En l'année 1267, il y avait à Pforzheim une vieille femme, qui vendit aux Juifs de Geitz une innocente petite fille de sept ans. Les Juifs lui fermèrent la bouche avec des mouchoirs pour l'empêcher de crier, lui ouvrirent les veines et l'enveloppèrent de linges pour recueillir son sang. La pauvre enfant mourut bientôt, après avoir souffert le martyre, et ils la jetèrent dans l'Enz, puis mirent sur elle un tas de pierres. Peu de jours après, la petite Marguerite éleva son petit bras au-dessus de l'eau ; les pêcheurs la virent et en furent indignés ; bientôt le peuple se rassembla, et le margrave lui-même vint. Les bateliers réussirent à dégager l'enfant qui vivait encore, mais qui, après avoir appelé sur ses meurtriers la vengeance publique, mourut. Les soupçons tombèrent sur les Juifs ; ils furent tous mandés, et, lorsqu'ils s'approchèrent du cadavre, le sang jaillit à flots des blessures rouvertes. Les Juifs ainsi que la vieille femme reconnurent leur crime et furent mis à mort. A l'entrée de l'église du château à Pforzheim, à l'endroit où pend la corde par laquelle on sonne les cloches, on voit le cercueil de l'enfant avec une inscription. C'est, parmi le corps des bateliers, une tradition qui, transmise de père en fils, est arrivée jusqu'à nos jours, qu'alors le margrave, pour récompenser leurs ancêtres, leur accorda la liberté de veiller dans la ville de Pforzheim "tant que le soleil et la lune luisent," et en même temps le privilège de faire sortir, tous les ans, le jour du mardi-gras, vingt-quatre pêcheurs en armes et musique en tête, pour garder seuls, ce jour-là, et la ville et le marché. Licence et privilège qui subsistent encore aujourd'hui.

.˙.

LE JUDENSTEIN (PIERRE DES JUIFS)

(tradition orale de Vienne)

En l'année 1462, il arriva dans le Tyrol au village de Rinn, que quelques Juifs obtinrent d'un pauvre paysan, moyennant une somme considérable, qu'il leur livrât son jeune enfant. Ils l'emmenèrent avec eux dans la forêt, et là, sur une grosse pierre qui depuis s'est appelée la pierre des Juifs (Judenstein), ils le firent périr après l'avoir martyrisé de la manière la plus cruelle. Après quoi ils suspendirent son corps mutilé à un bouleau situé près d'un pont. La mère de l'enfant était justement à travailler dans la campagne au moment où le meurtre avait lieu ; involontairement, elle se mit à penser à son enfant, et, sans savoir pourquoi, elle se sentit inquiète : au même instant, trois gouttes de sang toutes fraîches vinrent tomber sur sa main. Pleine d'anxiété, elle se rendit en toute hâte au logis et demanda son enfant. Le mari la tira dans la chambre, lui avoua ce qu'il avait fait et voulut lui montrer le bel argent qui les mettait à l'abri de la pauvreté, mais cet argent s'était métamorphosé tout entier en feuilles d'arbre. Le père, à cette vue, tomba dans un accès de rage et mourut de douleur ; mais la mère sortit et alla partout cherchant son enfant ; quand elle l'eut trouvé pendu à l'arbre, elle le détacha en pleurant à chaudes larmes et le porta dans l'église à Rinn. Il y est encore aujourd'hui, et le peuple le regarde comme un saint enfant. On y a aussi porté la pierre des Juifs. On dit qu'un berger arracha l'arbre où l'enfant avait été suspendu, mais que, lorsqu'il voulut le porter chez lui, il se cassa une jambe et en mourut.

Jakob et Wilhelm GRIMM

(textes traduits de l'allemand)

ϱϱϱϱϱϱ

George Lincoln ROCKWELL

I N H O C S I G N O V I N C E S

(Sous ce signe, nous vaincrons !)

"Lorsque le coeur des peuples s'effondre et
que tous désespèrent, les grands vainqueurs
de la détresse et de l'angoisse, de la honte
et de la misère, de l'esclavage spirituel et
de la contrainte physique surgissent du crépuscule des âges. Ils les regardent et tendent leurs mains aux humains désespérés.
Malheur au peuple qui craint de les saisir !"

Adolf Hitler

Le succès d'une entreprise humaine n'est jamais le fruit du hasard.

L'accomplissement d'un objectif clairement défini, l'acte d'aller d'un point X à un point Y, la construction d'une maison ou l'organisation d'une affaire est toujours le produit de trois éléments :

1) La capacité intellectuelle de percevoir les problèmes, de voir les obstacles qui s'opposeront à l'entreprise et les moyens de les éviter pour atteindre l'objectif.

2) La volonté et la détermination qui permettront d'affronter toutes les difficultés et d'arriver au but sans jamais sacrifier au découragement ou à la peur.

3) Les capacités physiques, la force et le courage nécessaires pour exécuter le projet conçu comme une lutte exigeant simultanément le recours à la raison et à la volonté.

Si l'un de ces éléments vient à faire défaut, le projet est voué à l'échec.

Sachant que le passage du point X au point Y est une jungle infestée de serpents et de dangereux carnivores, l'homme qui se refuse à s'équiper d'un fusil, de cartes, de médicaments et autres ustensiles n'arrivera jamais à Y, quelles que soient l'opiniatreté de sa détermination ou la force de ses muscles.

Un autre homme ayant pour lui la force et la conscience des périls de ce dangereux voyage n'atteindra pas son but s'il est irrésolu et si faible de volonté qu'il ne persévère pas dans sa lutte et n'emploie

pas systématiquement, impitoyablement la force nécessaire pour écraser et détruire les forces qui s'opposent à lui.

Celui enfin qui a l'intelligence de percevoir les dangers et de s'y préparer, ainsi que la volonté et la détermination de se frayer son propre chemin avec le plus extrême héroïsme, mais qui est frêle de corps et si faible physiquement qu'il ne peut supporter les commandements que lui dicte sa pensée ne pourra que succomber face aux adversaires plus puissants qu'il rencontrera.

Il en est des civilisations comme des individus.

Des dizaines de grandes civilisations ont péri par le manque de l'un, de deux ou des trois éléments nécessaires au combat pour la survie.

Les sociétés primitives périssent généralement non tant par manque de volonté ou de force physique que par incapacité à percevoir la situation avec clarté. Tombant dans la superstition et se heurtant aux ténèbres de l'ignorance, elles sont écrasées par la violence de catastrophes naturelles que des sociétés plus évoluées ont appris à maîtriser.

De l'autre côté, en dépit de tous leurs perfectionnements intellectuels et scientifiques, les civilisations "évoluées" périssent le plus souvent par manque de volonté, ayant abandonné la lutte sauvage et impitoyable pour la survie et la domination qui avait permis leur naissance. Elles dégénèrent physiquement et en viennent à dépendre d'armées de mercenaires et de polices chargées de se battre à leur place. L'esprit combattif, le sens de l'honneur et du sacrifice et l'héroïsme chers à leurs ancêtres font place à un amour croissant de la facilité, du luxe et de la couardise, masqué par le vocable "humanitarisme".

Lorsqu'une civilisation amorce sa régression, seul un événement exceptionnel peut arrêter son effondrement, tandis que les signes de décadence se manifestent chaque jour plus clairement.

Une société sur son déclin ne peut connaître une nouvelle période d'essor que s'il lui reste assez de force vitale pour engendrer un génie, artisan d'un retour à l'héroïsme antique capable d'arrêter le processus de décadence en dépit de l'aspiration suicidaire des peuples mourants à la "paix" et à l'inaction.

La civilisation occidentale aryenne a dépassé le point de non-retour dans son voyage vers les limbes au cours du XIXème siècle, comme l'ont fort justement remarqué Spengler, Chamberlain et d'autres.

Sans l'arrivée inattendue et miraculeuse d'Adolf Hitler au moment où tout semblait perdu, la seule conduite supportable pour un homme intelligent et sensé entouré d'une civilisation écoeurante et suicidaire aurait été la jouissance résignée de plaisirs momentanés, fuir l'écrasante réalité d'une société enjuivée, métissée et stupide se vautrant dans la fange humanitariste.

Pourtant, l'apparition dans l'histoire d'Adolf Hitler est la preuve irréfutable qu'il reste encore dans la civilisation occidentale blanche une étincelle d'esprit de sacrifice et de vigueur créatrice qui pourrait permettre un autre millénaire de survie de l'homme blanc.

Cette étincelle infiniment précieuse ne fera que subsister avant de disparaître rapidement dans la nuit des temps si la petite minorité d'élites de l'humanité capable de percevoir son oeuvre ne parvient pas à vaincre son égoïsme et sa couardise. Il faut qu'elle surmonte sa myopie pour appliquer les leçons de l'histoire avant que ne s'éteigne définitivement cette étincelle issue de la flamme que fut la civilisation créatrice édifiée par nos ancêtres.

Les terribles peines infligées par les forces juives de décadence et de destruction aux héros hitlériens combattants de la civilisation

ont tellement effrayé le monde que ceux qui auraient été les plus susceptibles de voir et de comprendre le péril qui menace l'humanité et la voie de salut tracée par Adolf Hitler se sont tus. Ils se sont jusqu'ici si piteusement attachés à leur propre existence, à leur liberté et leur confort qu'ils n'osent pas saisir le flambeau de la survie du monde blanc et contribuent ainsi à l'éteindre du souffle de leur propre vie.

L'humanité aryenne est au bord du précipice, de l'obscurité et de l'oubli. Ainsi périrent autrefois de pompeuses civilisations incapables d'imaginer leur propre mort au moment même où elles étaient entourées d'une puissance apparente et d'un empire gigantesque. Elles étaient inaptes à percevoir ou à conjurer la menace inévitable que constituait une faiblesse croissante alliée à un humanitarisme suicidaire, incapables de rassembler toutes les forces de leur volonté pour renverser la marche de l'histoire. Elles étaient trop paresseuses, trop égoïstes, trop couardes pour se préoccuper de cette petite minorité d'individus qu'on brûlait, qu'on crucifiait, qu'on emmurait ou contraignait d'absorber la ciguë quand ils n'étaient pas jetés aux lions.

Si notre histoire doit connaître un nouveau millénaire et s'il est possible que des gens puissent étudier notre comportement, ils devront tout d'abord constater avec étonnement le refus obstiné de l'homme blanc d'utiliser sa force écrasante et ses connaissances pour se sauver, sous le commandement providentiel d'Adolf Hitler, de l'esclavage le plus illogique et le plus humiliant d'une bande relativement peu nombreuse de Juifs écoeurants, pathologiquement déséquilibrés, physiquement faibles, poltrons, arrogants et tyranniques.

Les problèmes actuels que nous connaissons ne sont ni spécifiquement américains, anglais ou français, ni européens ou africains, ce sont les problèmes de la survie de tous les Blancs.

Quel est, au nom de la raison la plus élémentaire, l'intérêt que Bartholomew Buckingham soit né près de la Tamise, Hans Schmidt sur le Rhin, Pierre Dubois au bord de la Seine, Per Olafson à Stockholm, Eric Erasmus à Durban, Joe Doaks à Podunk (Ohio) ou John Smith à Auckland, en Nouvelle-Zélande, comparé à la question : Y aura-t-il encore des Bartholomew, des Hans, des Pierre, des Per, des Eric, des Joe ou des John ?

Notre planète grouille de créatures colorées qui nous dépassent en nombre dans la proportion de quatre à un. Pourtant, dans chacune de nos "nations", on nous raconte que ces êtres inférieurs sont nos "égaux", et ils peuvent ainsi impunément par leur vote mettre en péril notre monnaie, nos libertés, nos vies et notre honneur. Au nom de ces concepts dépassés que sont le nationalisme et la démocratie, je devrais, moi, Lincoln Rockwell, me sentir solidaire des plus bas rejetons de la jungle, sous prétexte qu'une négresse les a mis dans quelque fossé immonde d'Amérique. Dois-je servir et mourir pour ces misérables demi-animaux, mes "compatriotes américains", en massacrant par millions les spécimens biologiques les plus purs de ma propre race, parce qu'une bande de Juifs de Hollywood nous raconte que les "Américains" doivent haïr les "Allemands" ?

Ou encore, est-ce un territoire géographique auquel je devrais être loyal, et pour lequel je devrais tuer mes semblables et peut-être succomber moi-même ? Est-ce que ma loyauté envers cet espace géographique s'arrête à la frontière canadienne ?

Mais peut-être est-ce l'"américanisme" auquel je dois être loyal et pour lequel je dois faire la guerre à des hommes, des femmes et des enfants allemands? Lorsque toutefois j'examine ce qu'ils me disent être l'américanisme, je constate qu'il consiste essentiellement pour moi à être prêt à soumettre humblement aux Juifs la direction de ma culture, de mon gouvernement, de ma religion et même de ma vie sexuelle.

Non, tout cela n'a pas de sens.

La seule attache qui ait un sens est la fraternité avec ceux de ma race et donc de ma culture. Peu m'importe le lieu de leur naissance. C'est à eux que va ma loyauté.

S'ils sont en danger, il est monstrueux de prétendre que nous devrions nous détester mutuellement pour la raison que nous sommes séparés par des frontières géographiques imaginaires. Parce qu'un groupe de Juifs mondialistes en a décidé ainsi, nous devrions, nous autres Blancs, nous faire la guerre, nous entretuer, nous bombarder, nous réduire en cendres et nous haïr éternellement au nom de quelque rivalité de commerce, au nom de la "démocratie américaine", de l'"empire britannique", ou de n'importe quoi d'autre dans le monde.

Je suis Blanc et frère de tous les Blancs, j'entends par là être avec eux et si c'est nécessaire les amener avec moi à lutter pour leur survie contre les graves menaces que constituent pour nous les millions d'êtres colorés de la Terre prêts, au premier froncement de sourcil du Juif, à nous prendre nos biens et nous massacrer.

Mais, comme le premier homme de notre analogie de la marche à travers la jungle infestée de serpents, trop de "dirigeants" blancs ne perçoivent pas les dimensions cosmiques du problème et imaginent qu'il est possible de le résoudre par des demi-mesures au sein de leurs frontières nationales.

Le petit nombre de ceux qui perçoivent véritablement l'urgence et la précarité de la situation de l'homme blanc ont voulu combattre avec des armes moins absolues que celles qui étaient nécessaires dans une lutte totale pour la survie. Quelques-uns de nos meilleurs chefs ont imaginé que de petits groupes de Blancs rassemblés dans de petits espaces géographiques derrière des lignes imaginaires et brandissant bravement au vent de petits bouts de toile différemment colorés pouvaient vivre par eux-mêmes sans s'occuper de leurs frères de race.

Les Juifs n'ont jamais commis l'erreur de se scinder en "équipes" géographiques en fonction de leur langue. Au contraire, à travers le bolchevisme, le sionisme et le métissage, les Juifs se sont attaqués à tous les Blancs, partout et de tous temps. Ils envoient leurs hordes de nègres dans toutes nos nations en s'attaquant à l'élite blanche du monde entier, sans considération aucune pour leurs "frontières nationales", pour leur drapeau, leur langue ou leur culture.

Face au danger mondial d'anéantissement de notre race, nombreux sont ceux qui, conscients du danger, s'évertuent encore à discuter sombrement d'impérialisme yankee et de perfide Albion ou de vilipender ces damnés catholiques ou ces athées sans foi ni loi, etc., etc., ad nauseam !

Comme de petits enfants assiégés par une bande de ravisseurs et de tueurs, ils ne peuvent s'empêcher de se quereller quant à savoir lequel d'entre eux a le plus de billes dans son sac, perdant de vue le danger terrifiant qui les menace.

La bataille de notre époque, s'il y en a une, se livrera pour la survie de la race blanche.

Pour survivre, le Blanc devra reconquérir la planète que ses ancêtres ont civilisée au prix de leur sang. Sous la bannière de la juiverie internationale, les masses colorées menacent de faire basculer la civilisation dans la sauvagerie. Sous la bannière à croix gammée d'Adolf Hitler, les Blancs de ce monde maîtriseront la planète afin de sauver la civilisation.

La guerre juive contre la civilisation a été jusqu'ici une gigantesque révolution à l'échelle mondiale qui a fait s'entretuer des millions d'entre nous aux cris de "Démocratie", "Gott mit uns", "Libérons

les esclaves" et de "Liberté, Egalité, Fraternité !". Dans leur empressement à liquider toute forme de civilisation, ils nous préparent maintenant le bain de sang final par lequel les Blancs d'un côté crieront "Capitalisme !", de l'autre "Communisme !", et s'anéantiront à coups de bombes H financées par les Juifs.

Au cours des guerres fratricides et suicidaires passées, les Juifs n'ont pas craint de sacrifier des milliers d'entre eux à leur cause diabolique, la guerre de 1939-1945 en est un exemple.

Les Juifs perçoivent tout comme nous la situation réelle. Ils savent que l'enjeu suprême est la domination du monde entier, et ils ne reculeront pas devant les implications stratégiques et tactiques de cet objectif.

Pour survivre, il nous faut avoir l'intelligence et la force d'esprit de faire face à l'extrême gravité de la situation et d'agir impitoyablement, rapidement et efficacement.

Les Juifs ont presque atteint la dernière étape de leur révolution de 4000 ans, la puissance mondiale absolue et reconnue. Ils ont actuellement le pouvoir secret absolu de manipuler et de contrôler toutes les activités mondiales, et il ne leur reste qu'à effectuer un lavage de cerveau supplémentaire en cassant la volonté de la masse pour faire de leur domination mondiale un fait reconnu et formel. Ils ont combattu et atteint cet incroyable degré de puissance par une détermination sans égale et une volonté de fer durant plus de quarante siècles. Seul un miracle pourrait maintenant prévenir la victoire finale de ces combattants, aussi tragique que puisse être une telle victoire pour l'humanité.

Même les Juifs athées, qui sont la majorité, ont une foi inébranlable et inexplicable dans les antiques croyances judaïques, selon lesquelles le millénaire des Juifs arrivera lorsque la loi viendra des collines de Sion et de Jérusalem : alors ils posséderont et dirigeront le monde. Ils sont maintenant à Jérusalem, et il ne leur manque plus que quelques immeubles pour s'en rendre maîtres (1). Pressentant la victoire que nous leur offrons, ils sont en plein délire et préparent à présent leur orgie de victoire sacrificielle à Tel Aviv.

Face au danger inexprimable de voir tomber le monde entier et nous tous dans les mains tyranniques d'une bande de criminels paranoïaques, le chauvinisme étroit et le conservatisme de la plupart de nos dirigeants politiques de droite est la stupidité même. Les Juifs préparent des millions de sauvages à l'anéantissement de l'élite blanche créatrice de civilisation. Devant cette situation pitoyable, seuls les dirigeants politiques les plus bornés peuvent continuer à laisser nos peuples désarmés et divisés en équipes d'"Américains", de "catholiques", d'"Allemands", de "Yankees", d'"athées", de "Hollandais", de "conservateurs", d'"Irlandais", de "républicains", etc.

Le Juif peut être tout cela, mais il est avant tout un Juif.

La première tâche de celui qui sauverait la civilisation, et donc le monde blanc, serait de faire prendre conscience aux Blancs de la suprématie de leur appartenance raciale face à toutes les autres fidélités.

Les hommes de notre race peuvent être "démocrates", "allemands" ou "anglais" s'ils le veulent ou si cela répond à leurs aspirations, mais ils doivent avant tout être blancs.

Sans cela, les Juifs nous maintiendront divisés et réduits à l'impuissance, inconscients de notre unité raciale et de notre force, tandis qu'ils lutteront eux avec un fanatisme d'autant plus grand qu'ils se sentent une communauté fermée pour leur propre cause, et cela où

qu'ils puissent être, et jusqu'à la fin.

Notre monde de la télévision, des fusées et des voyages par avion est trop étroit pour que l'un des groupes de Blancs puisse se permettre le luxe suicidaire d'en combattre un autre pour le compte des Juifs, quelle que soit d'ailleurs la raison qui puisse être avancée par la propagande. Nous ne pouvons pas nous permettre de nous combattre à l'heure où nous sommes sans cesse à la merci du Juif sioniste et marxiste, ce diabolique ennemi qui prépare l'assaut final au moyen des hordes qu'il dirige.

Si les peuples blancs ont perdu pendant si longtemps leur suprématie, c'est qu'ils se sont refusés à voir l'énormité du problème et son urgence. Ils se sont laissés entraîner dans des querelles sans motif sérieux alors que la race blanche était menacée d'extinction.

Comme le premier homme dans l'analogie, nous n'avons pas vu le chemin, la nature des obstacles, et pire que cela, nous n'avons même pas réalisé l'objectif à atteindre si nous ne voulons pas succomber.

Ce but est et doit être la domination du monde par l'homme blanc, seul capable de sauver la civilisation. Tout objectif qui se voudrait moins ambitieux est sans valeur, de la même manière qu'il est inutile pour un homme destiné à être pendu d'absorber des vitamines.

Un but aussi difficile à atteindre que la domination mondiale ne peut être atteint par la chance, la sournoiserie, les demi-mesures, les prières, les beaux discours, les pamphlets, ou par des actes de violence sporadiques.

A la révolution mondiale sioniste-marxiste, nous devons opposer une contre-révolution mondiale. Or les révolutions ne sont jamais le fruit de soulèvements spontanés et fortuits, mais toujours l'accomplissement d'un plan impitoyable et scientifique basé sur les lois immuables des grands bouleversements sociaux. Derrière les fourches et les barricades, il y a toujours l'histoire de conspirations à la lueur des chandelles. Sans cela, point de révolution.

Jusqu'ici, les dirigeants des mouvements de droite ont failli à leur mission. Ils n'ont pas su prendre leurs responsabilités et ont employé tous leurs efforts, et les nôtres, à tenter de pincer le petit bout de la queue du tigre. Cette lutte nous a fait perdre notre substance, notre sang et notre héroïsme dans une bataille perdue d'avance, où l'on finit toujours par être broyé d'un seul coup de patte de la bête.

La révolution mondiale juive ne peut être brisée et abattue que par une contre-révolution mondiale.

Toute révolution doit être préparée avec soin et précision, conformément aux lois d'airain qui règlent le comportement humain.

Cette révolution mondiale, qui s'oppose à la puissance internationale stupéfiante de la juiverie, doit être préparée et exécutée avec une vigueur et une dureté sans précédents dans l'histoire planétaire.

"Le sang des martyrs crée l'Eglise" : tel est le fondement de tout bouleversement social et de toute révolution.

Cette vérité peut paraître cruelle, brutale, et pourtant : plus le bouleversement humain visé est important, plus il faudra de sang et de larmes pour atteindre l'objectif.

Pour renverser la tendance du monde occidental au suicide collectif et introduire le monde blanc dans un nouveau millénaire, des sacrifices inouïs seront nécessaires, qui dépassent le cadre des souffrances ordinaires et du martyr. Dans la bataille quotidienne que nous livrons pour

la domination mondiale, tous nos actes doivent être héroïques si nous voulons vaincre.

Pour qu'un mouvement soit puissant, il doit pouvoir compter sur l'enthousiasme de millions d'individus, prêts à se sacrifier pour la cause. Or rien de semblable ne pourra être atteint tant que nous fonderons nos slogans sur l'état de la balance des paiements ou le droit des Etats, ou des régions.

Seul un enthousiasme hors du commun, une sorte de feu intérieur, peut amener les foules apathiques et ignorantes à sortir de leur torpeur et à se transformer en vagues révolutionnaires. Rien ne suscite tant l'enthousiasme que l'appel à l'héroïsme, et seul l'héroïsme le plus extrême peut actuellement sauver la race blanche de sa léthargie et de sa peur paralysante des Juifs.

Il n'est pas de symbole comme la croix gammée ni de nom comme celui d'Adolf Hitler qui puissent autant amener la persécution et par suite l'héroïsme seuls capables d'unir et d'enflammer l'homme blanc en une vague irrésistible de révolution antimarxiste et antijuive.

Jusqu'à l'avènement d'Adolf Hitler, les Blancs de ce monde n'avaient pas de point de ralliement, rien qui puisse les amener à s'unir sous un même drapeau, pas de héros communs, pas de martyrs, pas d'objets sacrés ou de symboles faisant référence.

Aujourd'hui, alors que des millions de jeunes Allemands ont donné leur sang dans le premier véritable combat historique pour la race blanche, les drapeaux tachés de sang, symboles de nos martyrs, sont les ferments de notre révolution !

Des millions de Blancs d'égale valeur se sont battus pour la juiverie sioniste-communiste et n'ont versé leur sang que pour nous persuader que plus jamais le sang des Blancs ne sera versé au profit des Juifs ou des nègres.

Paradoxalement, les heureux héritiers de tout ce dévouement et cet héroïsme, de ces drapeaux maculés de sang et de ces noms sacrés rejettent cet héritage, qualifié d'"utopique" !

"Nous ne pourrons jamais gagner les masses par une adhésion ouverte au national-socialisme et à la croix gammée", expliquent faiblement ces gens. "Les Juifs ont trop appris aux hommes à nous haïr". "Si nous empruntons la croix gammée et faisons l'éloge de la politique d'Adolf Hitler, nous serons jetés en prison ou tués !"

Le pouvoir n'a-t-il pas de tous temps jeté en prison tous les faiseurs de révolutions, y compris les responsables juifs de la révolution d'octobre ? Et n'a-t-il pas fait tuer plusieurs d'entre eux ?

Sommes-nous nationaux-socialistes pour être plus couards qu'une bande de Juifs ?

La persécution, la souffrance et les effusions de sang que ces caractères irrésolus tentent d'éviter à tout prix sont la condition sine qua non de notre victoire.

Ce ne sont pas là des paroles creuses. J'ai pu expérimenter leur vérité ici même, en Amérique, centre de la juiverie mondiale, en étant attaqué, mis en prison et enfermé dans un hôpital psychiatrique, en perdant ma famille, qui m'était chère, pour être contraint finalement de vivre en animal traqué. Il y a douze jours, comme j'écrivais ces lignes, j'affrontais à nouveau la prison. Ces faits sont sans doute malheureux, mais ils doivent être !

Parti de rien, sans un sou, inconnu et délaissé comme des millions d'autres, je me suis hissé en deux ans au sommet de la lutte mondiale pour la race blanche, purement et simplement parce que j'avais accepté

avec reconnaissance et passion de reprendre l'héritage de ces noms et symboles baignés dans des océans de sang et de larmes, de répondre à l'appel éternel de la croix gammée et de son premier représentant, Adolf Hitler !

Les succès temporaires et superficiels sont faciles en politique. Il est toujours plus simple et plus rapide de rembourrer sa veste à l'aide de chiffons que de former ses muscles à remplir le vêtement par des mois et des mois de travail ardu.

Il y a cinquante ans, des mouvements de "droite", ou "blancs", se sont développés et ont décliné parce que leurs fondements n'étaient pas suffisamment solides. En reprenant à leur compte les notions de "mère-patrie", de "vertu", de "patriotisme", etc., et en renonçant à aborder la réalité, ces organisations -dont l'action devait nécessairement passer par l'extermination des ennemis communistes et sionistes de l'humanité- ont vu s'égarer nombre de "patriotes", de "conservateurs", et même d'"antisémites" du meilleur cru.

Ces "patriotes" ne sont guère attirés par un mouvement de type national-socialiste. Leur zèle révolutionnaire s'éteint dès qu'il s'agit d'attaquer leurs bourreaux dans la rue. Ils préfèrent rejoindre l'un ou l'autre des clubs patriotiques et apaiser leur conscience coupable en se persuadant de combattre contre les Juifs, leur traîtrise et leur terreur par ce qu'ils appellent des méthodes souterraines. Ils se soulagent de leur frustration refoulée occasionnée par les Juifs et les nègres une fois par jour lors d'une réunion (privée, bien entendu), puis retournent contents à la maison pour une nouvelle semaine de gaîté, de profits et de télévision.

Ces "surhommes" sont horrifiés à l'idée qu'on puisse leur suggérer qu'il leur faudrait distribuer des tracts dans la rue ou donner une bonne leçon à quelque spécimen d'arrogance judéo-communiste.

Et si quelqu'un, non content de dénoncer les Juifs pour ce qu'ils sont, dénonce aussi les gens qui sapent toute l'énergie d'un mouvement en l'empêchant de s'armer pour la vraie bataille, ils se replient en criant au provocateur. Nationaux-socialistes, ils pourraient l'être sans leur couardise écoeurante qui les fait combattre avec la dernière énergie les vrais activistes.

La révolution mondiale anti-juive n'a pas pour objectif d'attirer et d'organiser ces pleutres méprisables mais de les écarter d'une voie où ils seraient incapables d'apporter au mouvement le moindre soutien réel.

Rien ne nous est d'un plus grand secours à cet égard que la croix gammée. Parasites, profiteurs, prostituée de la politique et couards fuient ce symbole comme le diable l'eau bénite.

D'un autre côté, la croix gammée possède une force d'attraction irrésistible pour les jeunes hommes audacieux, hardis et téméraires dont nous avons besoin. Un grand nombre d'entre eux ne sont, aux Etats-Unis, qu'ennemis des nègres, par leur seul instinct racial. Lorsqu'ils apprennent le rôle de la juiverie dans la situation actuelle du nègre, ils deviennent immédiatement "nazis". Et au bout de quelques mois, ils comprennent la signification profonde, l'idéalisme et les véritables buts du mouvement.

Mais plus que tous ces avantages réunis, la croix gammée a un effet supra-naturel sur les Juifs.

Ce ne sont après tout que quelques traits noirs, mais ils ont le don de faire sortir les Juifs de leur cadre de pensée habituel, de les rendre hystériques et comme fous. Ce signe n'évoque pas pour eux seulement quelques traits noirs. La victoire de la croix gammée, c'est la mise au jour de leurs exactions, c'est la certitude d'une vengeance terrible

dont leur conscience coupable leur dit qu'ils la méritent largement, en bref, c'est l'image de la chaise électrique pour l'assassin.

Le Juif calme et calculateur est la bête la plus dangereuse qui soit. Par l'exercice de sa raison certes diabolique, mais brillante, le Juif a quasiment dominé tous les autres hommes. Mais un Juif hystérique et hurlant, que la peur du châtiment et la haine mettent hors de lui est un jouet inoffensif entre les mains de nationaux-socialistes habiles.

Nous l'avons prouvé une fois encore lorsque les groupes juifs ont versé des millions de dollars à leurs coréligionnaires à travers le monde pour nous ignorer. Les hordes de petits pécheurs en sont bien incapables. Dès qu'elles aperçoivent l'ombre du symbole éternel et qu'elles nous entendent louer la politique d'Adolf Hitler, puis décrire les châtiments qui leur seront infligés, elles redeviennent ces Juifs de ghetto hurlants qui ont perpétuellement détruit leur victoire au dernier moment par leurs excès, leur haine et leur désir perpétuel de vengeance.

Le résultat en est la sève de tout mouvement politique, la publicité !

En dépit de la domination juive sur tous les moyens de communication de masse, l'apparition de nationaux-socialistes dans des manifestations ou des marches ne peut pas être cachée ni ignorée. Certes, les Juifs auraient la possibilité de censurer l'information, mais d'un autre côté, trop de gens réaliseraient alors leur puissance.

Quand un jeune mouvement est en mesure de contraindre télévision, magazines et journaux à mentionner son existence, il devient un révélateur pour les millions d'hommes frustrés qui attendent l'émergence d'un tel mouvement. Ce n'est que par ce moyen qu'il nous a été possible d'atteindre des millions de personnes à travers le monde qui n'avaient jamais jusqu'alors appartenu à aucune formation politique "patriotique", mais qui ne pouvaient s'opposer aux buts poursuivis par l'American Nazi Party (2) et la World Union of National Socialists.

La croix gammée et la référence à Adolf Hitler, loin d'être des boulets à notre cause, résolvent même les éternels problèmes d'argent de la "droite" !

Si vous n'avez pas d'argent pour faire imprimer des journaux, pour louer des salles de réunion -ce qui est le cas la plupart du temps dans notre camp politique- il vous suffit de descendre dans la rue, de marcher et de distribuer gratuitement des tracts imprimés par vos soins. Les Juifs deviennent haineux, sauvages, hystériques, et vous passez automatiquement à la télévision et dans les journaux et magazines qu'ils contrôlent ! Il se peut fort bien que vous soyez en sang et jetés en prison jusqu'à ce que vous récupériez. Mais le prix n'est pas trop cher payé pour des résultats étonnants. Et vous aurez épargné des millions de dollars de publicité.

Outre cette publicité gratuite, vous vous apercevrez que l'audace extrême de la chose attirera les jeunes combattants dont vous avez besoin, même s'ils ne savent rien et se préoccupent peu de l'aspect politique du travail. Ils admirent le courage et l'audace à l'état pur. Plus tard, lorsqu'ils apprendront à connaître les faits un peu mieux, ils combattront pour nos idéaux et pour la race blanche. Jusque là, vous aurez un service d'ordre qui protègera vos réunions efficacement et qui se battra pour le plaisir.

Avant tout, la croix gammée vous évitera de répéter les erreurs traditionnelles de la "droite". Elle seule est apte à transformer le monde en le sauvant de l'emprise des tyrans juifs.

La raison compte pour peu dans les affaires humaines, elle n'a de valeur intrinsèque que chez une infime minorité d'individus. Et les quelques "génies" qui sont en mesure d'en tirer un réel profit sont presque totalement incapables d'agir en accord avec ses commandements. Sans doute est-ce là l'un des motifs qui explique l'échec personnel de la plupart. Ils vivent dans un monde qui n'a aucune considération pour leur personne et leurs qualités.

C'est la force, la puissance et la ténacité qui gouvernent le monde, du flux et du reflux de la marée à la décision de votre voisin de rejoindre le Rotary. Seule une frange négligeable d'originaux "changent leur manière de voir" par une argumentation supérieure. Les grandes masses, y compris ceux que l'on nomme aujourd'hui les "intellectuels", ne changent d'avis que pour rejoindre le conformisme ambiant. En d'autres termes, le sentiment de la majorité s'aligne toujours sur l'opinion du plus fort, celle qui distribue récompenses et châtiments.

Les gens de droite examinent les arguments, les raisons et les actes de la masse, et ils les jugent, ce qui est leur droit. Mais ils sont outrés ensuite que leur voisin ne partage pas leur façon de voir et les mettent à la porte en leur reprochant de prêcher la "haine".

Il en est ainsi : l'homme de la rue partagera toujours l'opinion (quelle qu'elle soit) qui lui apparaîtra avoir le plus de force et de volonté de puissance. Il a une attitude de femelle devant la raison, préférant toujours la force.

Lorsqu'il dit "non" à notre croix gammée et au national-socialisme, il n'est que l'éternelle femelle disant "non" et pensant : "Si vous acceptez mon refus, alors vous êtes un faible et n'avez aucun droit à mes faveurs. Voyons si vous aurez la virilité et la force de me faire dire "oui".

L'homme de la rue nous "hait" à présent parce que nous sommes faibles et impuissants. Toute la raison du monde ne les ferait pas nous aimer, nous ou nos idées, sous aucune forme, quelle que soit la manière d'ailleurs dont nous pourrions les présenter, si nous ne forçons pas son respect et son admiration par notre audace, notre force. Aussi stupide qu'il puisse être, il devine la force et la fermeté et rejettera toute tentative visant à introduire les idées nationales-socialistes sous le masque de "ligues patriotiques" ou autres groupes assimilés comme étant l'initiative de couards et de pleutres.

Au diable les approches souterraines, prétendûment sûres. Nous n'en sommes pas moins persécutés et ne faisons qu'essuyer chaque fois de lamentables échecs.

Devrions-nous être les derniers descendants des Blancs qui ont dominé ce monde, devrions-nous finalement être submergés par un paquet de rats, alors que nous puissions du moins regarder la mort de notre race et de nos ancêtres en face, en hommes. Ne rampons pas avec les rats pour les prier de nous épargner ou tenter de les persuader que nous sommes des rats nous-mêmes.

Puissions-nous rester grands et fiers devant l'échafaud de l'histoire si nous devons être pendus, tels les martyrs de Nuremberg. La vie est-elle donc si douce, le confort si important et le travail dans un bureau de comptabilité juif si exaltant que nous devions craindre de saisir la main puissante d'Adolf Hitler ? Encore une fois, au diable la lâcheté et la "sécurité" !

Laissons au Juif le privilège de la lâcheté et de la sournoiserie. Le génie de notre race a toujours été son énergie joyeuse, sa force vigoureuse, sa franchise, son courage viril et son héroïsme ardent.

Si par leur terrorisme économique, leurs prisons, leurs hommes de main et leurs bourreaux, les Juifs peuvent contraindre l'homme blanc à

déposer ses armes et sa défiance, et qu'ils réussissent en plus à l'amener à essayer de ruser avec eux, les Juifs auront réduit notre race à l'impuissance, ils l'auront condamnée, elle qui fut jadis si forte, au déshonneur et à la défaite. L'homme de notre race ne pourra jamais vaincre en rampant.

A l'aurore de la civilisation nordique, des peuples inférieurs avaient coutume de se flageller dans leurs cabanes primitives et de prier : "Seigneur, protégez-nous de la furie des hommes du Nord !"

Ce sont ces hommes qui ont construit la civilisation occidentale.

Si la civilisation doit être sauvée des bandes de Juifs dégénérés, de leurs complices cannibales et de leurs amis "libéraux", elle le sera par ce type d'hommes, par ceux qui ne s'abaissent jamais.

HOMMES DE NOTRE RACE . . . ENSEMBLE, NOUS VAINCRONS !

Blancs ! Le même sang d'airain de vos ancêtres puissants coule dans vos veines ! La figure dominante d'Adolf Hitler vous tend sa main généreuse pour vous élever à la puissance mondiale ! Assez d'humiliations devant les pygmées ! Relevez-vous ! Affrontez les rats et la vermine ! Qu'ils sentent donc le talon de vos bottes ! Ecrasez-les ! Vous vous étiez assoupis, réveillez-vous, tenez bon, et les masses s'apercevront à quoi ressemble un homme fort, elles vous aimeront, tout comme elles s'imaginent aujourd'hui vous haïr. Que l'étincelle du national-socialisme allumée par Adolf Hitler brûle dans votre coeur et vous rende invincibles ! In hoc signo vinces ! Sous le signe de la croix gammée, vous vaincrez !

Rejoignez les héros d'Amérique, de Grande-Bretagne, d'Islande, du Danemark et de tant d'autres pays de race blanche qui ont levé la bannière sacrée à croix gammée et l'ont défendue avec leur sang. Elle s'est relevée des cendres de Berlin. Qu'elle ne retombe plus jamais ! Combattez à nos côtés, que l'image d'Adolf Hitler et celle de notre race soient votre étoile et votre guide, pour apporter au monde, une fois de plus, l'ordre et la justice de la civilisation occidentale et blanche.

Apprenons aux traîtres, aux rats et aux pygmées une fois encore à trembler de terreur dans leurs cabanes en priant : "Seigneur, sauve-nous de la furie des hommes du Nord !"

George Lincoln ROCKWELL

(traduit de l'américain)

* Le texte que l'on vient de lire est un témoignage et un texte pédagogique, écrit en 1958 par un des responsables nationaux-socialistes les plus importants d'après la seconde guerre mondiale. George Lincoln Rockwell, combattant de la guerre du Pacifique et de la guerre de Corée, mort assassiné en 1967, est l'auteur d'un grand nombre de textes regrettablement méconnus sur le vieux continent, bien que continuellement réédités aux Etats-Unis (un certain nombre d'entre eux sont disponibles auprès des Publications Liberty Bell de notre camarade George Dietz). Le grand mérite de Rockwell a été de présenter une expression authentiquement américaine du national-socialisme, tout en développant un discours adapté aux réalités de son époque. Depuis, les choses ont

changé, le national-socialisme aussi, mais Rockwell doit toujours être lu, commenté et critiqué, de manière à faire avancer nos idées partout dans le monde entier. Ce serait une erreur monumentale que d'avoir des nationaux-socialistes américains une vision réductionniste nourrie par la presse mondialiste démocratique ; Rockwell n'a pas hésité à établir un dialogue constructif, quoique interrompu, avec des responsables de mouvements racistes noirs américains (comme Malcolm X, dont Louis Farrakhan est aujourd'hui dans une certaine mesure l'héritier). L'"American Nazi Party" n'a jamais méprisé les noirs en tant que tels, et l'on ne comprendrait rien à sa propagande si l'on faisait abstraction du sens de l'humour dont elle a toujours été profondément imprégnée, sens de l'humour toujours extrêmement présent dans les organisations nationales-socialistes les plus dynamiques. Les structures mises en place par la "World Union of National Socialists" (WUNS - Union Nationale-Socialiste Mondiale), fondée en 1962 par George Lincoln Rockwell et Colin Jordan existent toujours, bien qu'à l'état embryonnaire. Nos lecteurs intéressés peuvent contacter à cet égard le NSWPP (New Order, P. O. Box 88, Arlington, Virginia 22210, U. S. A.), aujourd'hui dirigé par notre camarade Matt Koehl. Le responsable de la WUNS pour l'Europe est le courageux éditeur danois Povl-H. Riis-Knudsen, auteur notamment d'un texte important paru en 1984 aux Editions Nordland, "National Socialism, a left-wing movement". Knudsen fut en 1985 l'une des cibles privilégiées de la presse antifasciste européenne, à la suite d'une prestation très remarquée à la radio d'Etat danoise.

notes

1) Depuis lors, la Guerre des Six Jours a permis aux Juifs de s'emparer de la vieille ville arabe de Jérusalem, qu'ils ont bien l'intention de garder sous leur tutelle.

2) Le 1er janvier 1967, le commandant Rockwell rebaptisa son organisation qui devint le parti national-socialiste blanc (NSWPP - National Socialist White People's Party).

Giovanni PREZIOSI

OU M'EST APPARU POUR LA PREMIERE FOIS LE PROBLEME JUIF

Moïse Twersk, juif, a écrit un livre : "Israel at New York" dans lequel on lit pp. 35-36 :

"New York ? New Jerusalem plutôt. Dans cette tour de Babel, ce creuset incandescent où se fondent et s'amalgament tant de races différentes, tous les ghettos de l'Europe occidentale, depuis cinquante ans, ont déversé le trop plein sans cesse renouvelé de leurs jeunes générations. Sans armes, sans luttes sanglantes, ces conquérants pacifiques ont créé, précisément dans le coeur de la Métropole, une ville autonome qui repousse toujours davantage ses frontières mobiles et qui représente sans doute le plus extraordinaire musée ethnographique du judaïsme.

"Il y avait là environ deux millions de ces juifs, venus surtout de Pologne, d'Ukraine, de Lithuanie et de Roumanie, une partie pour se soustraire au service militaire ou pour fuir les persécutions politiques, les "pogroms", certains pour chercher fortune et les autres, non moins nombreux, sans aucun but déterminé, seulement curieux de connaître le monde. Etre ici ou ailleurs : qu'importe à celui qui, n'ayant pas de patrie, se trouve partout chez lui ?

"L'histoire ne présente aucun autre exemple d'un aussi grand nombre de juifs réunis dans la même ville et appartenant à toutes les confessions politiques et religieuses.

"Ils jouissent à New York d'une extraordinaire prospérité et exercent leur activité dans tous les secteurs de la vie moderne. C'est là que se manifeste, avec une grande évidence, la situation privilégiée des Juifs, après et surtout grâce à leur dispersion dans la totalité du monde ! C'est là qu'apparaît clairement cette vérité : la fortune des Juifs est un corollaire de leur qualité de sans patrie.

"Les conditions exceptionnelles dans lesquelles ils ont vécu depuis des siècles, ont fait d'eux les êtres les plus habiles à tirer le maximum d'avantages de toutes les occasions qui se présentent en une quelconque partie du globe. Aucun autre peuple n'a une aussi grande facilité à s'adapter à tout milieu nouveau et à toute nouvelle condition de vie.

"Pour cela, la conquête de New York de la part des Juifs apparaît un évènement naturel, fatal".

Ce fut justement New York, cette New York, qui me révéla pour la première fois le problème hébraïque. J'avais vingt-quatre ans. J'étais parti de Naples le 10 décembre 1905 à bord du "Hamburg" et je débarquai à New York le 22 décembre, pour étudier aux Etats-Unis notre émigration. La veille de Noël, je la passai en parcourant les rues congestionnées de la Little Italy -ainsi appelait-on alors notre plus grande colonie émigrée- qui présentait, avec les quartiers juif et chinois le phénomène de plus grande concentration de population. Partout, dans les rues de la "Petite Italie", il y avait des comptoirs de vente gérés par des juifs qui commerçaient en utilisant les dialectes italiens. Pourquoi ? Ceci fut ma première interrogation. En étudiant la condition des Italiens, je fus amené à étudier aussi la condition des juifs et je constatai aussitôt trois faits :

a) La grande solidarité des juifs entre eux, par laquelle le juif, dès les premiers pas après le débarquement, ne restait jamais isolé ni sans défense face à toutes les péripéties de la vie ;

b) L'exploitation que, en commençant par le petit commerce, les juifs faisaient des émigrants des autres nationalités et spécialement des Italiens ;

c) La situation de privilège dont, parmi tous les autres émigrés, jouissaient les Juifs aux Etats-Unis.

Et combien de journaux en yiddish s'imprimaient à New York ! Cinq quotidiens, huit périodiques, trente-deux revues dans la seule New York.

Un jour, tout le quartier juif fut couvert de bandes barrées de noir annonçant pour le lendemain une manifestation de protestation, contre je ne sais quel "pogrom" que l'on disait avoir eu lieu dans la Pologne russe. Les journaux annonçaient que tous les magasins des juifs de la ville resteraient fermés durant le défilé. Ce fut toute la cinquième avenue, celle des magasins riches, qui me donna la vision de l'immense puissance hébraïque. La majeure partie des plus riches négoces était fermée et exposait de larges bandes avec l'inscription en anglais et en hébreu : Deuil National. J'allai attendre le défilé sur la place du City Hall, à proximité du vieux pont monumental de Brooklyn, et j'eus l'impression que tout New York participait au défilé. Les journaux annoncèrent le lendemain qu'un peu moins d'un million de personnes, en grande partie des juifs, accourus également des centres voisins, avaient participé au défilé en signe de deuil et de protestation. Large fut la participation des hommes les plus représentatifs de la politique et des religions des Etats-Unis. Toute la presse fit sien le deuil des juifs. Il me sembla que tout le monde hébraïque s'était -pour un petit "pogrom"- bouleversé comme il ne l'avait jamais été auparavant dans toute son histoire.

Quelques temps après vinrent les lois restreignant l'émigration, lesquelles établissaient que l'émigrant pour être admis aux Etats-Unis devait savoir lire et écrire au moins vingt mots de la constitution américaine dans la langue originale. Une seule exception était faite, pour les émigrants juifs. Pour les juifs entrée libre.

Je continuai à observer et je vis comment l'émigré juif qui arrivait chargé de misère et de haillons avançait socialement, s'enrichissait, s'intégrait et s'affirmait dans la vie économique et politique du pays, grâce à l'aide des mille institutions hébraïques. Je vis la participation des juifs surtout dans la presse, dans les banques, dans l'industrie, dans la magistrature. Dans tous les centres efficaces et actifs de la vie du pays je trouvai le juif. Dans les coulisses de la politique il y avait le juif.

Ce fut ainsi qu'à New York, j'eus, hélas ! il y a trente-sept ans maintenant, la première vision claire de la puissance de l'hébraïsme et

de l'oeuvre de conquête qu'il accomplissait méthodiquement dans cette Amérique qui ne pense pas et ne coordonne pas.

Dans tous mes voyages successifs dans les Amériques et en Europe je n'abandonnai jamais l'étude, à base de coordination de faits, du problème hébraïque et il me fut facile, durant l'autre guerre, de mettre en lumière les coulisses du mouvement qui suivait le tartuffe dément Woodrow Wilson, et il me fut possible de préciser l'origine hébraïque et les buts hébraïques de la Société des Nations.

Le reste est connu.

Giovanni PREZIOSI

(traduit de l'italien par PALLADIUM)

* Julius Evola écrit dans "Le Chemin du Cinabre" (traduction française parue en 1983 aux éditions Archè/Arktos) : "Il y avait dans le fascisme quelques hommes de caractère tombés en disgrâce pour avoir dénoncé les méfaits de hiérarques plus puissants et plus influents. Un de ces hommes était Giovanni Preziosi ... Preziosi était un homme libre, courageux, loyal et vraiment honnête". Né en 1881, Giovanni Preziosi défendait et illustrait inlassablement les vraies valeurs du fascisme dans sa revue, "La Vita italiana". Il se suicida en avril 1945 à Milan, pour ne pas tomber entre les mains sanglantes des envahisseurs du continent européen et de leurs laquais. L'article que nous publions est paru initialement le 15 janvier 1943 dans "La Vita italiana".

NOUVELLES BREVES

* Nous avons reçu d'Argentine deux petits livres fort intéressants de 80 pages chacun, qui ne démentiront certes pas la réputation enviable de dynamisme de nos camarades de ce pays. Dans "Sentido Politico de los Romanos", le Dr. Carlos A. Disandro nous livre ses méditations philosophiques sur la chose publique et la nécessité d'un retour aux sources de la romanité. "Clausewitz como pensador politico" est une traduction d'une étude de Carl Schmitt préfacée par le Dr. Luis Maria Bandieri et dont nous avons noté la dernière phrase (en français dans le texte) : "Le combat spirituel est plus brutal que la bataille des hommes".
  - S'adresser à : Ediciones Thule Antàrtica, C. C. 139 Suc. 2 (B), 1402 Buenos Aires, Argentine.

* Notre excellent camarade Ramon Baù déploie en Espagne une grande activité, en gardant toujours à l'esprit la nécessité que nous ne devons jamais perdre de vue d'être efficace, c'est-à-dire d'avoir un langage et des idées adaptés aux problèmes du monde contemporain. En dehors d'une revue intelligente intitulée "Mundo NS" (dont chaque numéro est consacré à un thème particulier), notre camarade édite des brochures et des livres sous le label du "Comité Ideológico del Partido de Alternativa Popular" ou des Editions Wottan. Parmi de nombreux titres, nous avons noté "Cultura y Proletariado" par Jacques de Mahieu, "La Esencia del Fascismo" par Giorgio Locchi, "Raza y Ciencia" par un Collectif NS, et "El Sexo y NS" par Ramon Baù.
  - Mundo N. S./Centro Unitario, Ramon Baù, Apartado de Correos 14.010, 08080 Barcelona, Espagne.

* Le CEDADE (Apartado de Correos 14.207, 08080 Barcelona, Espagne) a édité récemment le fameux texte de Richard Harwood "Did Six Millions really die ?" en version espagnole (sous le titre : "Murieron realmente 6.000.000 ?"), avec une préface de Joaquin Bochaca, "Origen del Revisionismo", et une interview de David MacCalden par Javier Nicolàs.

* A l'automne 1985 est paru aux éditions de la "Bibliothèque de Littérature française contemporaine de l'Université Paris VII/Le Graphomane" une volumineuse "Bibliographie des écrits de Louis-Ferdinand Céline - 1918/1984", par Jean-Pierre Dauphin et Pascal Fouché. Sont notamment cités dans cette riche bibliographie les deux articles consacrés à l'illustre écrivain français par "Notre Europe", sous la plume de Henry-Robert Petit, qui l'avait bien connu. Il s'agit de "Nos Anciens - Louis-Ferdinand Céline", paru dans le nº 21 de mars 1980, et "Mon Ami Céline - Souvenirs sur son Temps", paru dans le nº 61 de janvier 1984.

* La revue évolienne française "Totalité", tout en refusant toute référence au "national-socialisme" (sans doute assimilé trop systématiquement au Troisième Reich et à certains de ses aspects effectivement critiquables), poursuit son action intellectuelle de haut niveau, dans un esprit très proche du nôtre. Après deux numéros spéciaux passionnants consacrés à Corneliu Zelea Codreanu et Julius Evola, cette revue a publié à l'automne 1985 son numéro 23, dans lequel nous avons lu avec intérêt une traduction d'un long article de Evola paru en 1930, "Aspects du Mouvement culturel de l'Allemagne contemporaine", par notre camarade Paul Durand. Ce dernier avait déjà traduit un article du même auteur pour la revue néo-fasciste française aujourd'hui disparue "Défense de l'Occident" ("Sur les fondements spirituels et structuraux de l'Unité européenne", numéro 167 de juillet-août 1979). Les fidèles du NSDAP-AO se souviendront également d'un article de Paul Durand paru dans "The New Order" (organe en langue anglaise de ce mouvement) numéro 21 de janvier 1979, sous le titre "FANE, a french NS Organization".

  - "Totalité", Editions Pardès, Boite Postale 47, 45390 Puiseaux, France. Le numéro : 50 FF.

.....

Document

Dante PAOLI

LE POIDS DES CHOSES ET LE SENS DES MOTS

* L'article reproduit ci-dessous est paru initialement dans le numéro 23 (mai 1980) de "Notre Europe", alors organe de la Fédération d'Action Nationale et Européenne, organisation NS française dissoute depuis. "Dante Paoli" est un pseudonyme utilisé à l'époque par un important responsable national de la FANE qui signa également différents articles dans la presse NS mondiale sous les noms de "Louis Jeancharles", "Wilbur Le Nar" et "Palladium". Si nous reproduisons ce texte aujourd'hui, sans y apporter aucune modification, c'est parce qu'un individu peu scrupuleux et peu recommandable répondant au nom de Christian Coutard l'a honteusement plagié pour son bulletin intitulé "Combat Normand", paraissant à Caen (France). Dans le numéro 3 (mai 1985) de cette publication, on lit en effet, en éditorial, un article intitulé "Le sens des mots de la propagande sioniste", signé "Christiens" Coutard, "Chairman du Parti Ethniste Normand Européen", où l'intégralité du texte initial paru dans "Notre Europe" est repris, avec quelques modifications de forme destinées à faire croire qu'il a été écrit en 1985 par un responsable du PENE. Les mots "La France" ont été remplacés par "La Normandie", "L'Aurore" par "Paris-Normandie", "la FANE" par "le PENE", etc. On devine l'infâme Coutard -qui selon certains serait un provocateur manipulé par le Parti Socialiste français- derrière sa machine à écrire, en train de falsifier laborieusement et solitairement un texte écrit par une personne dont il se dit le camarade. La forfaiture de Coutard ne peut nous laisser indifférents ou silencieux, parce que les individus sans honneur n'ont aucune place chez nous, et nous devons les exclure de nos milieux avec d'autant plus de force qu'ils se sont voulus "responsables".

.....

La propagande sioniste est partout, elle a tout envahi : des films pornographiques aux établissements horticoles. Feuilletez un catalogue de plantes de pépinière : vous trouverez la rose "Ravensbrück" (pourquoi pas la rose "Mort Subite" ou la rose "Goulag" ?) (1). Cette omniprésence d'un épisode historique repensé par des scénaristes hollywoodiens tiendrait du masochisme ou de la paranoïa, si ce n'était avant tout une technique d'intoxication intellectuelle, de lavage de cerveau : celle

qui consiste à répéter à tous les moments de la vie, même durant les loisirs, un mot d'ordre de propagande précis (qui peut se résumer en la circonstance par l'équation ignoble nazi=criminel et par suite apologie du national-socialisme=apologie du crime). Heureusement la France n'est pas encore composée de robots, l'existence de "Notre Europe" en est un vivant témoignage, un témoignage gênant pour le système démocratique. La robotisation de la société française n'est pourtant pas en si mauvaise voie : il suffit pour s'en convaincre d'écouter le ton monocorde et les tics de langage de ceux qui ont appris à parler dans les écoles du Parti Communiste, et dans un autre domaine de déceler les consignes de silence si bien suivies par la presse en ce qui concerne certains événements. Les journaux les plus enclins à évoquer apocalyptiquement la renaissance du "nazisme international" ne font plus écho à nos activités, même quand des centaines de policiers en tenue de combat substationnent à proximité de notre local, lieu présumé d'une réunion"subversive". Car "on" s'est probablement aperçu en haut lieu que l'article le plus hostile sur notre organisation nous attire toujours des sympathisants, lesquels se procurent parfois notre adresse par des moyens extrêmement ingénieux. Le cas n'est d'ailleurs pas isolé : en mars dernier la revue marxiste "Spécial Amérique Latine" a publié un article sur "les nazis préparant au Chili leur grande revanche" : on y évoque vaguement les colonies d'exilés allemands et d'émigrés, ainsi que les activités supposées de la police d'Etat, mais il n'y a rien sur les nationaux-socialistes et nationaux-révolutionnaires chiliens, lesquels sont pourtant actifs, croyez-le bien ! Pour en revenir aux infortunés pépiniéristes, on constate qu'existent également (quelle tristesse !) une rose "Charles de Gaulle", une rose "Maréchal Leclerc" ! Celles-là, on les rebaptisera. Nous pourrons conserver en revanche son nom au rosier "Robin des Bois", car le personnage qu'il évoque nous est plutôt sympathique. Et le public français l'associe plutôt à Errol Flynn, qui l'a remarquablement incarné à l'écran -ce qui ne l'a pas empêché d'être désigné récemment dans la presse du monde entier comme un agent du Troisième Reich et un "antisémite fanatique"- plutôt qu'à la bande dessinée d'une médiocrité bien communiste publiée dans l'hebdomadaire bolchevik pour enfants traumatisés "Pif".

****

Lorsqu'on analyse attentivement la société française (ou plus généralement occidentale) actuelle, on se rend compte que les résultats de la propagande sioniste sont finalement assez faibles. D'abord parce que les méfaits du sionisme sont bien connus dans les "masses populaires" et que la contre-propagande se fait de génération en génération, sans qu'il soit besoin pour cela de quelconques mass-media. Ensuite parce que l'entreprise involutionniste (ou involu-sioniste) (2) poursuivie -même inconsciemment- nécessite pour être menée à son terme la destruction totale de la civilisation européenne et de son acquis culturel, destruction que le bourrage de crâne prépare mais n'effectue pas seul, ou trop lentement. Car notre époque de "décadence prodigieuse" conserve encore des garde-fous, dans l'éducation et dans les moeurs. Un de ces garde-fous est, par exemple, l'enseignement de l'histoire, enseignement dont les mouvements marxistes les plus cohérents ont toujours demandé la suppression, que ce soit lors des soulèvements rouges en Allemagne, à la fin de la première guerre mondiale, ou en France lors de la grande mascarade de mai 68. L'histoire met en valeur une vision héroïque et exaltante de l'homme, elle permet de faire comprendre toute la signification du mot "peuple", elle nous apprend "ce que nos pères ont créé". Enfin elle seule permet d'analyser l'époque actuelle et de la situer dans une continuité temporelle, d'effectuer des comparaisons. La géographie, que l'on associe tout naturellement à l'histoire, a également une importance capitale. Un gauchiste connu a d'ailleurs écrit il y a quelques temps un livre au

titre particulièrement révélateur : "La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre". Bien sûr ces matières sont enseignées généralement en dépit du bon sens, les programmes étant élaborés par des fonctionnaires ou des politiciens dont on se demande s'ils ont été à l'école dans leur jeunesse. Mais le seul fait que ces matières soient enseignées est en soi très positif, car de toute façon un élève intelligent éprouvera toujours le besoin d'approfondir et de corriger les éléments qui lui seront apportés en classe, surtout dans une matière comme l'histoire, qui permet plus que toute autre de faire travailler l'imagination.

Pour bien faire, les marxistes devraient exiger, non seulement l'interdiction de l'enseignement de l'histoire et de la géographie, mais encore des langues. D'abord parce que l'étude des langues est surtout un exercice de logique (et la logique est fasciste !), mais aussi parce que marxistes comme sionistes semblent prendre plaisir à dénaturer le sens des mots, à leur faire prendre une signification qui leur est étrangère. Il existe actuellement un terrorisme du vocabulaire qui est l'oeuvre de l'intelligentsia dominante et que nous refusons énergiquement (la lecture d'un seul numéro de "Notre Europe" en convaincra aisément, je crois, n'importe quel lecteur). Ainsi le mot "nègre" utilisé pour qualifier les habitants de l'Afrique centrale est banni, alors qu'il n'est en rien péjoratif, au profit du mot "noir", lequel est beaucoup moins précis. Le terme péjoratif français pour désigner le nègre est "négro" ; il n'est jamais utilisé à la FANE, sinon pour condamner le racisme "de peau" -car notre "racisme" est spiritualiste, antimatérialiste, nous nous en sommes expliqués à plusieurs reprises. Après 1945 les vainqueurs de la guerre civile mondiale ont imposé tout naturellement leurs définitions malhonnêtes des mots "fascisme", "racisme", ou "antisémitisme", ils ont soigneusement expurgé les dictionnaires de noms propres, mais ils ne se sont pas sentis assez forts pour censurer les dictionnaires de langue dans leur totalité, ils ne sont pas allés jusqu'au bout de leur obscurantisme. Prenons un autre mot au hasard dans le dictionnaire, par exemple "juif". Nous lisons dans le "Littré" (Editions 10/18, 1971) : "Juif ... // Fam. et fig. : Celui qui prête à usure ou qui vend très cher". Idem dans la plupart des autres dictionnaires français. On lit ainsi dans le Dictionnaire Encyclopédique Quillet (édition de 1949) : "Juif ... // Fig. et fam. ... se dit de quiconque cherche à gagner de l'argent par des moyens injustes et sordides". Il est donc légitime de se poser ici une question : comment après tant de siècles le mot "juif" a t-il pu être assimilé au mot "usurier", jusqu'à en devenir un synonyme ? Si vous avez trouvé la réponse, adressez-là à votre Procureur de la République préféré : vous avez gagné un procès en correctionnelle pour incitation à la haine raciale et apologie du crime. Car la réponse à une telle question ne peut pas ne pas être considérée comme "antisémite" ; assimiler les mots "juif" et "usurier", c'est en effet incontestablement "provoquer à la discrimination envers un groupe de personnes à raison de leur origine ou de leur appartenance à une ethnie ou une religion déterminée" (Loi Pleven du 1er juillet 1972), c'est aussi "contribuer à rendre plus difficile l'exercice d'une quelconque activité économique dans des conditions normales par toute personne physique à raison ... de son appartenance, vraie ou supposée, à une religion déterminée ..." (art. 416-1 du Code Pénal - Loi du 7 juin 1977). A propos du mot "sordide", on lit dans le "Petit Larousse" : "sordide ... Sale, dégoûtant ... Avarice sordide, avarice qui atteint un degré honteux" (édition de 1967). Dans la même édition du même ouvrage, on lit à l'article "judaïque" : "... qui s'attache mesquinement à la lettre en négligeant l'esprit ... ". Il n'y a là rien de très flatteur. En conséquence, la FANE, composée de citoyens responsables et respectueux des lois, demande l'interdiction de tous les dictionnaires de langue (y compris de langues étrangères, car on rencontre le mot

"juif" dans le sens d'"usurier" ou "avare" dans de très nombreux pays du monde, et singulièrement en Europe) sur tout le territoire français, ou, si cela s'avère difficile, l'interdiction de leur vente aux mineurs de 18 ans, en vertu de la loi du 16 juillet 1949 sur les publications pouvant être dangereuses pour la jeunesse. Ne pas prendre cette mesure de salut public pourrait amener des esprits simples ou des personnes non prévenues par "L'Aurore" et "Le Droit de Vivre" à croire que l'avarice est juive, et, par suite, que la générosité est antisémite ... Vous imaginez la situation : les infâmes rats noirs néo-nazis sortiraient de leurs égoûts pour accaparer la sémantique et la linguistique. Ce serait l'apocalypse, la fin du monde, le jugement dernier (qui a dit "le ragnarök" ?). Mieux vaudrait encore interdire toutes les publications imprimées, ce serait encore plus sûr. Seuls les sionistes et les marxistes patentés auraient le droit d'apprendre à lire ... à leur majorité !

....

En temps de crise, les différences culturelles apparaissent plus évidentes ; il en résulte dans les populations le besoin d'un retour aux sources de la vie, à l'ordre naturel avec sa différenciation et son élitisme. Il existe un exemple historique connu de cette réalité : le gouvernement fasciste italien décidant de prendre des mesures législatives et règlementaires de défense raciale, après la crise mondiale des années 1929-1936 (ce qui prouve par ailleurs que les mesures prises n'étaient pas dictées par des préjugés, puisque l'Etat fasciste a attendu presque 15 ans pour les promulguer). La crise spirituelle accompagnant aujourd'hui la crise économique de l'Occident nous permet de faire avancer notre courant d'idées dans l'opinion. La FANE est l'instrument provisoire et transitoire de ce combat. Comme elle n'attache d'importance qu'à ce qui est fondamental et que règne en son sein une liberté d'expression peu commune, elle s'est attiré la haine et la jalousie de quelques apprentis-dictateurs d'extrême-droite (type d'individus inconnus chez nous), lesquels nous envoient leurs équipes de matraqueurs quand ils ne nous dénoncent pas tout bonnement à la police. La FANE a une autre conception de la politique. Pour elle, croire à un idéal signifie déjà appartenir à une élite. La situation actuelle ne présente pour nous qu'une alternative : être des hommes au milieu des ruines, ou des ruines parmi les robots. Avoir commémoré bruyamment il y a quelques années le cinquantième anniversaire des faisceaux de combat mussoliniens n'empêche pas certaines personnes ayant moralement sombré de se trouver dans la deuxième catégorie (3).

Dante PAOLI

---

notes

1) Dans "Complots contre la Démocratie" (Editions de la Fédération Nationale des Déportés, Internés, Résistants et Patriotes, Paris, 1981), Marie-José Chombart de Lauwe, Maître de Recherches au CNRS (Centre National de la Recherche Scientifique), estime que ce passage est significatif de l'"antisémitisme obsessionnel" de la FANE. Elle ajoute, au cours d'un développement assez long, que cette rose s'appelle en réalité "Résurrection" et que l'amicale de Ravensbrück rassemble d'anciennes déportées qui n'ont pas toutes des liens avec le judaïsme ou le sionisme (p. 110).

2) Coutard, qui n'a vraisemblablement pas compris le jeu de mots, a recopié ici "invu-sioniste", ce qui ne veut rien dire.

3) Allusion à certains responsables du "Mouvement National Révolutionnaire" qui organisaient à l'époque diverses provocations contre la FANE, afin d'attiser la campagne de haine contre cette organisation.

==========

"Regardez-les droit dans les yeux tous vos bourreaux ! Supportez avec résignation tous les coups, supportez toute torture ! Notre sacrifice à tous, nos corps brisés, nos âmes torturées seront des fondements de fer pour la victoire.

Ceux d'entre nous qui tomberont auront une mort et un nom de héros.

Ceux qui nous tueront porteront le nom de traîtres et ils seront maudits de génération en génération.

Des profondeurs s'élève victorieux le légionnaire à l'âme taillée en roc..."

Corneliu Zelea Codreanu

•

"Etre national-socialiste, c'est un effort quotidien, incessant, qui connait ses triomphes et ses défaites."

Robert Ley